



Chroniques



LE FEUILLETON

CAMILLE LAURENS

Une Islandaise éruptive

DE L'ISLANDE, MÊME SANS Y ÊTRE JAMAIS ALLÉ, ON CONNAÎT GÉNÉRALEMENT TROIS CHOSES. Ses volcans aux noms mythologiques et leur panache de cendres, d'abord. La passion littéraire de son peuple, ensuite. Cette île de l'Atlantique Nord compte en effet, proportionnellement à ses 350 000 habitants, non seulement le plus grand nombre de lecteurs au monde, mais aussi beaucoup d'écrivains qui, des sagas médiévales au polar contemporain en passant par un Prix Nobel (Halldor Kiljan Laxness, en 1955), portent haut la puissance d'une langue millénaire. Son féminisme, enfin : elle a été le premier pays à élire une présidente au suffrage universel et à appliquer un strict programme d'égalité des genres.

Volcanique, littéraire, féministe : ces trois clichés sur l'Islande s'avèrent avec bonheur parfaitement justifiés dans le nouveau roman d'Audur Ava Olafsdottir, révélée en France par le très beau *Rosa Candida* (Zulma, 2010). Contrairement à ce que son titre semble annoncer, *Miss Islande* n'est pas un livre sur les concours de beauté – ou alors en négatif, puisqu'il s'agit pour l'héroïne d'échapper au destin de ravissante potiche que la société patriarcale voudrait lui imposer. Elle a, de naissance, certaines dispositions à la rébellion incandescente puisque son père l'a baptisée Hekla, du nom d'un volcan qui « bouillonne encore sacrément » et au pied duquel elle apprend dès son

jeune âge « la langue des éruptions ». Quand elle quitte, à 21 ans, les terres rurales de la Saga des Gens du Val-au-Saumon (oui, la pêche, aussi, j'oubliais) pour s'installer à Reykjavik, la capitale, elle emporte avec elle *Ulysse*, de Joyce (1922), sa machine à écrire Remington et trois manuscrits.

Car Hekla est écrivain – nous sommes en 1963, on ne dit pas encore « écrivaine », et la fine traduction d'Eric Boury respecte d'autant mieux la vérité historique que l'auteure en fait elle-même le constat : « *Poète* est un mot masculin. » Pour vivre, elle est serveuse dans un café mais elle arrime son rêve ailleurs : « *L'écriture est mon ancrage dans la vie. Je n'ai rien d'autre.* » Comme ce monde d'hommes, éditeurs compris, n'envisage pas qu'une femme puisse avoir du talent, elle écrit sous pseudonyme. Et quand elle rencontre Starkadur, poète de son état, qui lui déclame parfois d'un air inspiré des vers en toc, elle emménage avec lui en acceptant le seul rôle vacant pour elle, celui de muse. « *Tu es ma Pénélope* », lui dit-il, sans même imaginer que son métier à tisser est une machine à écrire planquée sous le lit. Seuls quelques proches connaissent son secret et partagent son désir d'accomplissement dans l'art. Son amie d'enfance, Isey, mère et femme au foyer, éprise de littérature, écrit aussi, mais elle dissimule son carnet dans un seau pour que son mari n'en sache rien. Quant à Jon John, son confident, il est homosexuel, passionné de stylisme mais contraint de s'embarquer sur des



bateaux de pêche où il subit humiliations, menaces et coups.

L'une des beautés du roman d'Olafsdottir est de donner beaucoup de place à ces personnages dont elle fait des portraits précis et délicats, et qui, loin d'être secondaires, incarnent sans aucune lourdeur symbolique les différents « possibles » d'une même aspiration. Ces trois amis ont en commun la nécessité de cacher ce qu'ils sont afin de résister à l'oppression qui voudrait les contraindre à être ce qu'ils ne sont pas. Leur combat individuel trouve des issues différentes. Face à l'incompréhension de son mari, Isey « replie ses ailes » et se contente d'espérer désormais que « *le poissonnier emballera [son] aiglefin dans un poème* ». Jon John intériorise les insultes – « *Je suis un criminel, un déviant, un malade. Je suis une infamie* » – avant de s'exiler pour survivre. « *C'est si difficile de ne pas avoir peur* », explique-t-il.

Sans doute faut-il la force du volcan pour résister à tout, comme Hekla. Le « poète », à qui elle a pourtant fini par avouer qu'elle écrit, lui offre-t-il un livre de cuisine pour Noël ? Elle ne compte pas passer sa vie à « *faire bouillir du poisson sur la cuisinière Siemens* » et l'affirme : « *Je poursuis mon texte, je le maintiens en vie*. » Veut-il savoir ce qu'il représente pour elle ? « *Tu es un homme. Avec un corps* », lui répond-elle, le laissant interloqué par ce renversement de perspective. Les clients du café la harcèlent-ils ? Elle ne cède pas et trace sa route : « *Je suis en vie. Je suis libre. Je suis seule*. » Sous la fluidité de sa narration, dans une langue dont la précision minérale s'allie à la mélancolie comme à la drôlerie parodique, ce roman est empreint d'énergie militante.

Depuis ces années 1960 où si peu d'espace était accordé aux minorités opprimées, on mesure le chemin parcouru.

Dans une langue
à la précision minérale,
« Miss Islande »,
d'Audur Ava Olafsdottir,
est empreint d'énergie
militante

Hekla incarne une merveilleuse héroïne féministe, décidée, combative, mais aussi tenue au compromis pour préserver sa force créatrice. Remington plutôt que Siemens, certes, mais aussi écrire plutôt que vivre. La conquête de la liberté a un coût, et la dernière page du roman le montre avec une cruauté presque légère. L'essentiel, dans ce rude climat islandais où la nuit est si longue, est d'avoir le feu sacré et d'inventer sa partition : « *Je tiens ma baguette de chef d'orchestre et j'annonce au monde qu'il peut désormais exister*. » Le monde l'en remercie, car la musique est belle. ■